THE WHITNEY-CENTRAL BANKS

Envoient au public, à leurs déposants et amis, leurs hommages et meilleurs souhaits de Nouvel An.

BILAN SEMESTRIEL

WHITNEY-CENTRAL NATIONAL BANK

OF NEW ORLEANS

A la Clôture des Affaires, Lundi, 31 Decembre, 1917.

ACTIF

Prêts et escomptes	$25,001,051.60	
Comptes des clients pour effets acceptés	1,610,532.50	
Compte des clients, sur lettre de credit	408,302.38	
Bons des Etats-Unis pour garantir la circulation	1,520,000.00	
Bons des Etats-Unis pour garantir les dépôts des Etats Unis	40,000.00	
Bons de l'Emprunt de la Liberté.	1,210,500.00	
Autres bons pour garantir les Epargnes Postales	175,500.00	
Actions de la Banque Fédérale de Réserve	120,000.00	
Autres bons et valeurs	714,428.70	
Immeubles, meubles et installations	1,800,000.00	
Autres biens fonciers	50,560.83	
Cinq pour cent du fond de rachat	76,000.00	
Dû par des Banques	5,267,772.17	
Chèques du comptoir.	3,104,520.13	
Argent comptant dans les voutes et la Banque Fédérale de Réserve	4,179,207.45	12,627,499.75
Total		$45,278,375.76

PASSIF

Capital	$2,500,000.00	
Surplus	1,500,000.00	
Profits non partagés	283,955.16	
		$ 4,283,955.16
Dividende trimestriel de 3½ pour cent maintenant declaré	87,500.00	
Dividende extra de 2½ pour cent maintenant	62,500.00	150,000.00
Circulation		1,517,000.00
Dépôts		35,645,353.35
Effets acceptés au compte de clients		1,610,532.50
Billets payables		1,500,000.00
Effets acceptés sur lettres de credit		408,302.38
Escompte encaissé et non gagné		103,232.37
Réserve pour taxes		60,000.00
Total		$45,278,375.76

OFFICIERS

JOHN E. BOUDEN, Jr., Président.

FRANK B. WILLIAMS ..... Vice-Président
HARRY T. HOWARD ..... Vice-Président
J. D. O'KEEFE ..... Vice-Président
MAURITZ PYK ..... Vice-Président
CHAS. de B. CLAIBORNE ..... Vice-Président
N. M. WHITNEY ..... Vice-Président
JOHN B. FERGUSON Vice-Président et Caissier
E. H. KEEP ..... Assistant Caissier
N. E. BERTEL ..... Assistant Caissier
S. J. MCMAIN ..... Assistant Caissier
W. B. ALLISON ..... Assistant Caissier
LEEDS EUSTIS ..... Auditeur

DIRECTEURS:

S. T. ALCUS
A. W. BERTON
JOHN E. BOUDEN, JR.
ALBERT BLOOM
EDERIC CAMORS
BEN C. CASANAS
CHAS. de B. CLAIBORNE
JOHN F. CLARK
DR. C. A. M. DORRESTEIN
WM. H. DOUGLAS
C. H. ELLIS
OTHO ELMER
LAWRENCE FABACHER
LEON FELLMAN
JOHN B. FERGUSON
CHARLES GODCHAUX
J. D. HARDEN, JR.
JONAS HILLER
HARRY T. HOWARD
ALEX HYMAN
J. L. LANCASTER
JONAS H. LEVY
GEO. B. MATTHEWS
E. W. MENTE
JOHN McCLOSKEY
J. D. O'KEEFE
W. S. PENICK
MAURITZ PYK
MAURICE STERN
W. P. STEWART
JNO. N. WEGMANN
NELSON M. WHITNEY
FRANK B. WILLIAMS

BILAN SEMESTRIEL

Whitney-Central Trust & Savings Bank

OF NEW ORLEANS, LA.

A la Clôture des Affaires, Lundi, 31 Decembre, 1917.

ACTIF

Prêts et comptes	$6,516,170.07
Compte des clients pour effets acceptés	400,000.00
Actions, bons, valeurs, etc	500,961.52
Biens fonciers	239,512.88
Argent comptant et dans les banques	1,515,514.90
Total	$9,172,159.37

PASSIF

Capital	$200,000.00	
Surplus (augmenté de $100,000)	500,000.00	
Profits, non-partagés	38,803.19	
		$738,803.19
Dépôts		8,033,265.88
Compte des clients pour effets acceptés		400,000.00
Total		$9,172,159.37

OFFICIERS

JOHN E. BOUDEN, JR ..... Président
HARRY T. HOWARD ..... Vice-Président
FRANK B. WILLIAMS ..... Vice-Président
CRAWFORD H. ELLIS ..... Vice-Président
W. W. BOUDEN ..... Vice-Président
ALBERT BLOOM ..... Vice-Président
H. L. FRANTZ ..... Vice-President
CHAS. W. FOX, JR ..... Caissier
JNO. L. COUTURIER, Assistant Caissier et Administrateur
ROGER DOHERTY ..... Assistant Caissier

MORGAN STATE BRANCH

COIN DES RUES CHARTRES ET IBERVILLE

ALBERT BLOOM, ... Vice-Président
V. L. BERNARD ..... Caissier

SUCCURSALE TROISIEME DISTRICT

COIN DES RUES DAUPHINE ET PIETE

H. L. FRANTZ, ... Vice-Président
A. FORTIER ..... Assistant Caissier

SUCCURSALE A CARROLLTON

8132 RUE OAK

J. P. ST. MARTIN, Gerant

DIRECTEURS:

JOHN E. BOUDEN, JR.
BEN C. CASANAS
CHAS. de B. CLAIBORNE
JOHN F. CLARK
JOHN C. DODT
DR. C. A. M. DORRESTEIN
WM. H. DOUGLAS
C. H. ELLIS
OTHO ELMER
H. M. FIELD
ALBERT BLOOM
H. L. FRANTZ
CHARLES GODCHAUX
P. J. GODCHAUX
GEO. A. HERO
B. G. HOLSCHER
HARRY T. HOWARD
THOS. J. KELLY
J. D. KENNEY
FRANK J. MATTHEW
GEO. B. MATTHEWS
JOHN McCLOSKEY
J. D. O'KEEFE
W. S. PENICK
R. ROUGELOT
G. A. SCHWEGMANN
M. V. SEEBER
MAURICE STERN
W. P. STEWART
NELSON M. WHITNEY
FRANK B. WILLIAMS

Le capital-actions de la Whitney-Central Trust & Savings Bank appartient aux actionnaires de la Whitney-Central National Bank, et est administré à leur bénéfice.

Total des Dépots - - $43,678,619.23

Total des Ressources - - $54,450,535.13

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(Groupe de l'Alliance Française.)

CONCOURS DE 1917-1918

Programme

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Américains, défenseurs du droit et de la liberté.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1918 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1000 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,
LIONEL C. DUREL.

(Commencé le 25 juillet.)

Chantereine

Par

Georges de LABRUYERE

Suite de la 2me page

Et il plaça de nouveau son œil à l'étroite ouverture.

Les policiers, bien qu'à bout de souffle, se rapprochaient.

Deux d'entre eux avaient disparu, renonçant à la course.

Mais Buffet, Caniolle, Destavigny et Petit tenaient bon.

Buffet s'efforçait d'atteindre la voiture pour se cramponner au ressort et se faire traîner par elle.

—Fouette! fouette! répétait Cadoudal à Léridan.

Le cheval volait, emplissant la rue d'un immense vacarme, faisant jaillir du pavé des milliers d'étincelles.

Les agents se rapprochaient, haletants, mais résolus à ne pas lâcher.

Caniolle, maintenant, avait pris l'avance. Il courait à la hauteur de la rue de Seine, calculant sa distance pour se rapprocher du cheval et le saisir à la bride.

Quant à Buffet, il avait pu enfin empoigner un des hauts ressorts en S, sur lesquels était suspendue la caisse du cabriolet, et, bien qu'il sentît sa poitrine prête à se briser, il ne l'était pas prise, se cramponnait désespérément, moitié traîné, moitié courant encore.

La voiture, à ce moment, atteignait le carrefour de l'Odéon où une foule assez nombreuse entourait un chanteur ambulant qui, à la lueur chandelle fumeuse, débitait sa marchandise aux badauds assemblés.

Des cris, tout à coup, emplirent le carrefour.

C'étaient des enfants, des femmes qui fuyaient devant le cabriolet lancé à toute vitesse.

—Tourne à droite! lança Georges à Léridan.

A droite, c'était la rue de Seine, c'est-à-dire la ligne droite où la fuite devenait plus facile.

Le cocher voulut obéir, mais un naquet, placé en travers de la voie, lui barra le passage.

Sous le mors, le cheval, qui raisclait, plia sur ses jarrets.

—Retourne! retourne! fit Cadoudal.

Léridan jeta sa bête à sa gauche, dans l'intention de remonter la rue de l'Odéon.

La voiture, à ce moment, se trouvait exactement à hauteur de la boutique d'un armurier nommé Vignal, que le bruit venait d'attirer sur sa porte...

Cependant Caniolle avait profité du court temps d'arrêt pour se rapprocher encore.

Il sauta à la tête du cheval, dont la course fut aussitôt ralentie.

Buffet, lui, bondit sur le marchepied.

Mais à peine fut-il à la hauteur de Cadoudal que celui-ci tira, à la fois, de ses deux pistolets, dans ces directions opposées.

Caniolle lâcha prise, et grièvement blessé, roula sur le pavé.

—Buffet poussa un cri terrible et tomba raide mort.

La balle entrée, en plein front, lui avait traversé le cerveau.

Cependant, Destavigny accourait, suivi de l'agent Petit.

Arrêté, arrête, au nom de la loi criait l'officier de paix.

Caniolle avait, roulé entre les jambes du cheval et la bête, effrayée, venait de s'arrêter net.

Georges et Léridan s'élancèrent à terre pour prendre la fuite et disparaître à la faveur de la nuit.

Mais la foule, attirée par les détonations, entourait déjà le cabriolet.

Léridan est saisi au collet par Petit, qui le maintient en appelant Destavigny à son aide.

Mais celui-ci n'a que faire de venir au secours de son sousordre. Il s'est jeté lui-même à la gorge de Cadoudal, qu'il ne peut arriver à maintenir.

Georges a tiré un poignard de sa poche, et à la vue de l'arme dont la lame étincelle à la lueur des boutiques, la foule s'écarte, terrifiée.

Georges lève son couteau.

Destavigny va mourir lorsque, soudain, un garçon chapelier comme Thomas, et l'arquebusier Vignal, devant la boutique duquel se déroule la scène, se précipitent au secours de l'homme de police.

La foule alors se rapproche.

Un commis du bureau de Loterie, du nom Ramotte, désarme le chef vendéen.

Cadoudal, entouré de tous côtés, frappé par cent mains, roule à terre.

Il est immédiatement garrotté, mis hors d'état de se défendre.

Destavigny hèle un fiacre qui passe.

On y jette le général, et il est conduit à la Préfecture de police, au milieu d'une affluence énorme qui l'escorte jusque-là, tandis que son nom, glorieux et redouté, vole de bouche en bouche:

—Cadoudal! Cadoudal!

XXIII

L'INTERROGATOIRE

Il était exactement sept heures quarante-trois minutes quand le cortège fit son entrée par la place Dauphine.

Dubois n'était pas à son rôtel. Il dînait chez un de ses hauts employés, Desmarets, chef de division à la Préfecture, de qui l'histoire tient tous ces détails.

Le secrétaire de service se précipita là où il savait trouver son chef.

Il entra tout haletant dans la salle à manger.

—Monsieur le préfet! Monsieur le préfet! cria-t-il, pâle, affairé, Georges est arrêté!

Dubois et Desmarets se levèrent d'un seul mouvement.

—Cadoudal pris! exclama le préfet.

—Oui, on vient de l'arrêter au moment où il cherchait à s'enfuir, à quitter Paris.

—Où a eu lieu l'arrestation?

—Carrefour de l'Odéon.

Le secrétaire, en deux mots, mit ses chefs au courant des détails de la capture du chef la conspiration royaliste.

Les deux hommes laissèrent leur dîner inachevé et coururent à la Préfecture.

Puis Dubois, installé dans son cabinet, avec Desmarets pour greffier, ordonna qu'on introduisît le prisonnier.

Georges entra, conduit par Destavigny.

Il était calme et souriant: ayant pris son parti d'un événement dont, au fond de lui-même, il avait dès longtemps, prévu l'inéluctabilité.

A sa vue, les deux fonctionnaires eurent un geste de surprise.

Quoi? c'était là ce chef redouté dont ils s'étaient fait une idée monstrueuse et qu'ils croyaient physiquement, tout pareil à une bête fauve!

Ils avaient devant eux un homme de tournure élégante, un peu hautaine, mais sympathique; une sorte de gentleman à l'œil clair, au teint frais, au regard assuré, à la voix douce.

Bien que très replet, il avait les mouvements dégagés, tout l'aspect, enfin, d'un homme de bonne compagnie.

Aux questions du préfet, il répondit sur un ton calme, mesuré, d'une voix bien timbrée, avec un sangfroid incroyable à si peu distance d'une bagarre semblable, où il s'était débattu contre toute une foule, après avoir tué un homme et blessé grièvement un autre.

—Votre nom? demanda Dubois.

—Georges Cadoudal.

—Votre profession?

—Lieutenant-général des armées de Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XVIIII, roi de France et de Navarre.

Il avait dit cela d'un ton ferme mais coutois, sans emphase, avec la simplicité d'un énoncé normal de qualités ordinaires et courantes.

Et ce fut de même ton qu'il ajouta:

—Grand-croix de l'ordre royal de Saint-Louis.

Dubois, qui était loin de posséder le même sang-froid, commit l'incongruance de le reprendre.

—Pardon, dit-il d'un ton rogne, de quel roi parlez-vous? Ignorez-vous bien que la Convention Nationale a aboli la royauté en France et tous les ordres de chevalerie?

C'était inepte. Cadoudal ne répondit point, souriant seulement, avec un peu de dédain sous sa lèvre retroussée.

—Passons! fit le préfet, en baissant la tête sur ses papiers, avec la conscience qu'il venait de dire une bêtise.

Et il reprit:

—Votre lieu de naissance?

—Kerlano-en-Brech, près Auray, dans le Morbihan.

—Votre âge?

—Trente-cinq ans.

—Est-ce la première fois que vous venez à Paris?

—Non, la seconde. La première fois, c'était en 1800; j'y avais été appelé, après la pacification des provinces de l'Ouest, par celui que vous nommez le Premier Consul, le général Bonaparte.

—Oui, en vertu d'un sauf-conduit accordé par lui.

Cadoudal s'inclina comme pour confirmer l'exactitude du fait.

Et, continua Dubois, qui, décidément, n'arrivait pas à se ressaisir et à diriger l'interrogatoire dans sa vraie voie, pour le remercier de cette faveur, vous avez ourdi contre lui l'abominable attentat de Nivôse?

—C'est faux! s'écria Georges, en animant un peu.

—Comment, c'est faux?

—Absolument. J'avais envoyé à Paris quelques-uns de mes officiers, dans le but de se défaire, le Bonaparte, parce que je croyais la mesure nécessaire, mais je ne leur avais prescrit aucun moyen d'exécution. Ils ont choisi celui de l'explosion. Il était très blâmable, et je l'ai blâmé, puisqu'il sacrifiait inutilement des innocents.

Dubois n'insista pas.

Mais, avisant sur son bureau, le poignard saisi par Georges et qui était une arme magnifique, à monture d'argent et d'un travail très artistique:

—Vous en connaissez cette arme? demanda-t-il.

—Oui.

—Vous aimez vous en servir quand on vous l'a arrachée des mains?

—C'est exact.

Le préfet de police tournait et retournait l'arme.

Tout à coup, ayant aperçu une marque sur la garniture:

—Mais c'est le contrôle anglais! s'écria-t-il comme s'il venait de faire une découverte capitale.

—Je ne sais, monsieur, répliqua Georges en souriant; mais ce que je puis vous certifier, c'est qu'en venant à Paris, je ne l'ai pas fait contrôler à l'hôtel des Monnaies.

Dubois se mordit les lèvres.

Puis, il reprit, s'efforçant de ramener enfin l'interrogatoire à son véritable caractère:

—Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

—Depuis environ cinq mois.

—Où avez-vous logé?

—Je ne veux pas le dire.

—Où habitiez-vous quand on vous a arrêté?

—Dans mon cabriolet.

Et Georges éclata de rire.

Décidément, le malheureux fonctionnaire n'avait pas la langue heureuse.

Pourtant il reprit:

—Que veniez-vous faire à Paris?

—Attaquer le Premier Consul.

—Quels étaient vos moyens, vos projets?

Suite six page